

Michel MARTZLUFF
et Cyr DESCAMPS

Préhistoire des Pyrénées-Orientales : l'œuvre des sociétés savantes et des associations d'archéologie

Résumé

Avec de spectaculaires découvertes comme celle de l'Homo erectus tautavelensis, les Pyrénées-Orientales occupent une bonne place dans l'avancée des recherches sur nos origines. L'élan en fut donné après 1940 et doit beaucoup à l'action d'amateurs de large culture qui fondèrent musées, revues et associations de bénévoles. Héritiers d'une tradition historiographique antérieure qui a révélé la richesse du passé de leur région, ces pionniers se sont aussi ouverts au renouveau de la recherche institutionnelle dans le Midi et ont soutenu, parfois suscité, l'investissement croissant des services de l'État et des collectivités locales. Curieusement, des efforts individuels bien plus anciens sont, en 1829, passés très près de pouvoir prouver l'existence de l'homme fossile. Cependant, c'est l'État qui, entre 1767 et 1845, impulse l'archéologie dans un souci de recomposition de la mémoire collective, s'illustrant dans les fouilles du site antique de Ruscino. La recherche des origines prend un tournant plus citoyen et élargit son champ d'intérêt aux sciences naturelles après que Joseph Farines a fondé en 1833 la Société agricole, scientifique et littéraire des P.-O. Succédant à des sociétés physiocratiques au rayonnement limité, elle assura, avec le Cabinet d'histoire naturelle de Perpignan, recréé en 1840, des travaux de terrain et une action éditoriale qui furent surtout féconds pour la paléontologie des derniers étages du Tertiaire à la fin du XIX^e et pour l'Antiquité ou le mégalithisme au début du XX^e siècle. Parmi les facteurs qui peuvent éclairer les premiers rendez-vous ratés des érudits du département avec la Préhistoire et expliquer le retard pris ensuite dans l'étude d'une « géographie » des premiers peuplements de la région, le désengagement de l'État entre 1850 et 1950, le poids des personnalités, des mentalités, celui du contexte économique et social de l'époque, mais aussi les handicaps liés au substrat géologique de cette extrémité méditerranéenne des Pyrénées, ont pu jouer un rôle déterminant selon les circonstances.

Abstract

With such amazing discoveries as the Homo erectus tautavelensis, the Pyrénées-Orientales have taken a leading position in the progress of the research about our origins. In the forties, the impulse was given mainly by people interested in culture at large who founded museums, reviews and associations for culture's sake. Being heirs of a previous traditional historiography which had revealed the richness of their regional past, those pioneers also opened their minds to new ways in the institutional research in Southern France, thus helping or arousing a growing investment from

both local and national administrations. Strangely enough, far more ancient individual initiatives for the progress of science very nearly managed to prove the existence of the fossil man in 1829. However, the State was the one who, between 1767 and 1845, favoured archaeology with a view to recompose collective memory which has been revealed, for example, in the excavations on the antique site of Ruscino. The search for origins took a new, more humanistic direction, broadening out its sphere of interest to biology, after Joseph Farines founded the "Pyrénées-Orientales literary, scientific and agricultural society" in 1833. Succeeding to the physiocratic societies with a limited scope, it carried out, together with the Perpignan Natural History Board recreated in 1840, field works and publications which proved to be chiefly fruitful for the palaeontology of the last tertiary tiers at the end of the 19th century and for Antiquity or the Megalithic period, at the beginning of the 20th century. Among the factors which may explain not only the first missed meetings between our local scholars and Prehistory, but also the delay taken in the geographical study of the first settlements in the region: the State's lack of commitment from 1850 to 1950, the weight of personalities, mentalities or of the social and economical environment of the time, as well as the handicaps linked to the geological substratum composing this Mediterranean end of the Pyrenees, all such factors may have played a more or less major part according to circumstances.

INTRODUCTION

Les dernières synthèses des connaissances archéologiques sur le Roussillon ont mis en lumière une réalité quelque peu paradoxale concernant les origines de son peuplement (Debénath *et al.*, 1999; Abélanet, 1992 et 2003). D'un côté, l'historiographie atteste l'ancienneté des investigations, mais aussi leurs piètres résultats pour ce qui est d'avoir établi un cadre régional fiable en la matière. De l'autre, des découvertes très originales illustrent les acquis récents de la recherche pré- et protohistorique.

Analyser les relations complexes que les acteurs de l'archéologie locale ont entretenues avec l'objet de leur passion est une démarche pour laquelle quelques auteurs ont, ces dernières années, apporté de précieuses contributions. Il n'est cependant pas simple de faire la part des choses et d'estimer, dans son contexte, la juste place de l'action individuelle ou collective des hommes. Du moins peut-on esquisser ici les grandes lignes d'une histoire des recherches commencées il y a un peu plus de deux siècles.

ARCHÉOLOGIE ET RECHERCHE DES ORIGINES : D'ABORD UNE AFFAIRE D'ÉTAT

À vrai dire, les premières fouilles archéologiques réalisées sous le règne de Louis XV dans la province du Roussillon illustrent bien mal les idées nouvelles défendues par le comte de Caylus (1692-1765), qui plaidait à l'époque pour une méthode critique de connaissance appliquée aux antiquités et indépendante de l'érudition historique. Ces fouilles précoces furent ordonnées par l'intendant Louis Guillaume de Bon en 1767 sur le site antique de *Ruscino* pour confirmer un

texte (Marichal, 2003). En effet, les comtés catalans étaient depuis peu rattachés à la couronne de France et il s'agissait de prouver que le site de Château-Roussillon, d'où ne dépassait du sol aucune ruine antique notable, portait bien le témoignage d'une cité latine des Gaules qu'une frontière passant sur les Pyrénées séparait de la Tarraconaise, en Ibérie. C'est du moins ce que Pierre de Marca, archevêque de Toulouse, avait publié en 1688 dans un ouvrage intitulé *De Marca Hispanica*, après avoir été chargé par le Roi-Soleil de produire les fondements historiques du traité des Pyrénées (1659).

L'offensive archéologique se poursuit à *Ruscino* après la Révolution, dans des tranchées désordonnées réalisées à partir de 1802, mais l'on ne sait rien du résultat de ces excavations, comme des premières, sinon qu'elles manquèrent d'effet diplomatique puisque l'Espagne prétendit récupérer le Roussillon lorsque ses troupes l'envahirent en août 1815. Par contre, une première relation sur des découvertes monumentales et les mobiliers antiques est immédiatement notée en 1816 lorsque le site reçut la visite du préfet Villier du Terrage. Encouragées par l'État, ces fouilles se sont poursuivies sporadiquement de 1843 à 1845 sur la base d'enjeux qui avaient été, en quelque sorte, définis dans un *Essai sur la statistique des P.-O.* envoyé au ministre Chaptal en 1801 par le secrétaire général de la préfecture, Jacques Delon. Ce dernier notait que « l'histoire des peuples qui habitaient anciennement cette contrée est peu connue. On sait seulement qu'elle faisait partie de la Gaule plusieurs siècles avant l'ère chrétienne [...]. Ce pays ne sortit de l'obscurité que lorsqu'il passa sous la domination de Rome ». Il précisait que les recherches sur « les souvenirs que rappellent ces monts fameux que franchirent tour à tour les Celtes, les Carthaginois, les Romains, les Barbares du Nord et ceux de Libye » et la mise en valeur des monuments

pittoresques qu'ils ont produite, attireraient certainement les amateurs de villégiature et qu'« indépendamment des bénéfices considérables qu'elles procureraient [...] [ces mises en valeur] deviendraient surtout avantageuses parce qu'elles y naturaliseraient les mœurs douces, l'esprit liant, l'aménité qui font le caractère essentiel et dominant des Français, qualités précieuses dont l'absence se fait souvent remarquer en Roussillon » (Delon, 1993, p. 169 et 154).

En ce début du XIX^e siècle, la recherche des origines du peuplement au nord des Pyrénées catalanes était donc essentiellement marquée du sceau de cette identité historique qu'il fallait, d'une certaine façon, recomposer. Mais recomposer en l'associant aux lumières antiques d'un progrès civilisateur et au modèle d'un centralisme impérialiste, renforcé dans la nation française naissante par les circonstances événementielles du moment. Bien sûr, nul ne pouvait encore envisager en Roussillon une connaissance de l'Histoire sans le texte, et encore moins d'avant le texte, en dépit des expériences de Buffon pour calculer l'âge de la Terre et malgré l'identification, dès 1723, des *céramiques* comme des armes de pierre par Antoine de Jussieu, une fois que ce médecin de Montpellier, botaniste du Régent à l'Académie des sciences, fut revenu de l'expédition naturaliste qui l'avait conduit dans la péninsule Ibérique et les Pyrénées. Du reste, la découverte d'un crâne de pithécantrophe y serait probablement passée sans trop de difficulté auprès des autorités pour la preuve logique du peuplement de cette contrée déshéritée par quelques brutes indigènes des temps barbares.

Or, en 1800, nous ne sommes pas très loin de cette possibilité de découverte, comme nous le verrons plus loin. Il faut sans doute tenir compte des écarts de mentalité qui nous séparent de cette époque pour apprécier les pesanteurs s'opposant à la reconnaissance du peuplement des origines et le mérite de ceux qui, sur ce bord de la Méditerranée, en ont pressenti l'ancienneté trente ans plus tard. Au demeurant, ce contraste dans les enjeux du passé, oscillant entre science et idéologie, ne joue pas à sens unique puisqu'il existe une certaine recombinaison patrimoniale dans notre actualité, que pourrait fort bien illustrer une brochure éditée par le journal *L'Indépendant* en l'an 2000 (Lumley et Merle des Isle, 2000). Disponible au musée de Tautavel, elle présente aujourd'hui l'*Homo erectus tautavelensis* comme l'ancêtre des Catalans, après avoir été un temps celui des Européens et, quoique cela ne corresponde plus à l'état de nos connaissances sur la filiation de l'homme moderne, le public roussillonnais en tire une grande fierté, tout comme ceux qui le représentent.

C'est au temps des premières fouilles de *Ruscino* que la préfecture prit aussi l'initiative de lancer une *Enquête pour la recherche des Antiquités* (Poisson, 1985). Plusieurs circulaires émises entre 1810 et 1824 proposaient en effet d'effectuer un état des lieux des monuments historiques, mais aussi des sépultures, se plaçant en cela dans la continuité de la périodisation novatrice proposée par le jésuite conventionnel Legrand d'Aussy (1737-1800) pour construire une archéologie nationale. S'il s'agissait en premier lieu de recenser les

monuments (pour l'essentiel médiévaux) qui avaient eu à souffrir des aléas de la Révolution, l'*Enquête* – grâce à une active correspondance avec les savants locaux dont les rapports étaient communiqués à l'Académie – favorisait aussi le rassemblement d'une élite intellectuelle pour bâtir une recherche publique de qualité.

Elle engendra finalement un mouvement historiographique, parfois passéiste sous certains aspects, mais dont la pertinence scientifique grandira par la suite lorsque ces élites prirent conscience d'une identité culturelle propre à la région (Poisson, 1985 et 2003). C'est par conséquent une action dont a bénéficié plus tard l'archéologie – plus largement la recherche sur les origines lointaines du peuplement – à travers la création d'associations savantes et de leurs publications où l'on retrouve d'ailleurs en bonne place, dans les années 1830-1850, bien des érudits sollicités par le préfet. Il serait même judicieux d'en relever l'héritage chez l'historien Pierre Ponsich (1912-1999), qui fut un ardent défenseur de la catalanité et de l'art roman tout comme le précurseur de la pré- et protohistoire roussillonnaise au milieu du XX^e siècle (Poisson et Grau, 1987; Abélanet, 2001).

C'est dans le sillage de cette *Enquête*, laquelle avait d'ailleurs abouti à créer en 1821 une éphémère *commission pour la recherche des Antiquités dans les P.-O.*, que le préfet Vaïsse constituait en 1843 une commission archéologique départementale. Il s'agit d'une remarquable avancée puisque cet organisme disposait d'un budget pour les fouilles et tenait des réunions mensuelles assorties de comptes rendus consignés dans un registre (art. 12). Il est vrai qu'à cette date, la Monarchie de juillet offrait à la promotion de l'archéologie locale un contexte culturel nettement plus favorable. En témoignent la fondation à Perpignan de l'École normale en 1832 et, en 1835, la mémorable visite de Prosper Mérimée qui avait suivi la création de l'Inspection générale des monuments historiques. C'est aussi en 1835 que Dominique Henry (1778-1850) – chirurgien militaire d'origine provençale révoqué en 1814, puis secrétaire de préfecture et archiviste de Perpignan en 1822, correspondant de la Société royale des antiquaires et du Comité historique créé par Guizot au ministère de l'Instruction publique – publiait une première *Histoire du Roussillon*. Un vent institutionnel nouveau soufflait par ailleurs sur les sciences naturelles depuis le Muséum et les Académies où, après la disparition de Cuvier (†1832) et sous l'impulsion de Geoffroy de Saint-Hilaire, l'idée d'une transformation graduelle des espèces avait sensiblement regagné du terrain. La création d'un Cabinet d'histoire naturelle par la municipalité de Perpignan participait à ces progrès dès 1840, et l'on pourrait sans doute y ajouter le rôle d'une personnalité scientifique aussi illustre que l'astronome François Arago, élu député des P.-O. en 1831, président d'honneur de la Société philomatique en 1834 et très lié par la suite au Cabinet d'histoire naturelle.

Dans ce contexte, l'originalité de cette commission archéologique départementale de 1843 fut d'être dotée de missions et de pouvoirs étendus. Les buts qui lui

étaient assignés consistaient à «recueillir les pièces de toute nature se rattachant à l'histoire civile militaire ou religieuse de cette province [...] d'en assurer la conservation et d'en répandre la connaissance», de surveiller les monuments et mobiliers historiques et les restaurer (art. 1 et 8). Entre autres tâches, elle était «chargée de réunir les matériaux d'une carte archéologique du département» (art. 11 et 15) et rédigeait dans ce dessein des circulaires diffusées auprès des maires et des curés des communes (art. 14). En stipulant que les objets des fouilles exécutées par la commission «sont propriété inaliénable du département», elle se donnait pour ambition de «réunir les pièces archéologiques, de les étiqueter dans le but de créer un musée départemental» (art. 16).

Outre des membres de droit (le maire de Perpignan, le directeur des fortifications et l'ingénieur des Ponts-et-Chaussées), la liste des membres nommés (art. 6) comprenait surtout des fonctionnaires – dont celui qui en fut probablement l'initiateur, Dominique Henry – ainsi que des notables qui avaient été sollicités dans l'*Enquête*. Il est tout naturel d'y rencontrer des érudits fortunés qui se passionnent pour les progrès de la science, pour l'histoire et l'archéologie, tel François Jaubert de Passa (1785-1856), riche propriétaire terrien, membre du Conseil d'État en 1806, sous-préfet de Perpignan sous l'Empire et la Restauration, puis président du conseil général des P.-O. à partir de 1836. Seul membre vraiment actif des premières sociétés savantes d'agriculture en Roussillon entre 1806 et 1829, il est l'auteur de travaux importants sur l'irrigation publiés par la Société royale et centrale d'agriculture en 1819; appuyé par Cuvier et ami de François Arago, il fut aussi inspecteur des Monuments historiques, membre de la Société linnéenne de Paris et de l'Institut (Saquer, 1985).

En nommant par ailleurs une commission consultative regroupant des correspondants de chefs-lieux afin que soient signalés les «monuments druidiques [...], les tumuli [...] tout ce que le sol peut montrer d'intérêt sous le rapport de l'archéologie et de la géographie ancienne» (art. 3 et 13) et en instituant trois sous-commissions établies pour la «recherche des monuments archéologiques [...] des monuments historiques et paléographiques» et «des recherches numismatiques» (art. 9), le règlement de 1843 prévoyait une action en profondeur.

Hélas! cette commission archéologique semble n'avoir œuvré qu'à *Ruscino* et restait donc cantonnée au cadre identitaire précédemment défini. Ses travaux ne pouvaient que très accessoirement toucher la Préhistoire, non identifiée à l'époque dans le mégalithisme ou les tertres sépulcraux, mis au compte des Celtes. Elle tomba finalement dans l'oubli au milieu de l'agitation politique précédant la révolution de 1848, quand le préfet Vaïsse fut révoqué en 1846, l'année même où Boucher de Perthes fondait la Préhistoire en faisant paraître le premier tome des *Antiquités celtiques et antédiluviennes, mémoire sur les industries primitives et les arts à leur origine*.

Avec elle s'éclipse l'effort institutionnel direct de l'État en faveur de l'archéologie départementale, si l'on

excepte toutefois le classement et la restauration des édifices médiévaux. Pour les fouilles, et pendant un long siècle, la voie est ouverte à la seule initiative privée, le plus souvent motivée par la collection d'objets. Elle se déploie principalement dans trois directions : la recherche des sites antiques, celle des dolmens et l'étude naturaliste où la paléontologie tient une place centrale.

VERS L'INITIATIVE CITOYENNE : L'ENTRÉE EN JEU DES SOCIÉTÉS SAVANTES ROUSSILLONNAISES AU XIX^e SIÈCLE

Entre la première Société royale d'agriculture, créée en 1779 par l'intendant du Roussillon, et la disparition, à son onzième fascicule, du *Bulletin de la Société pour l'agriculture, l'industrie et le commerce du département* (1820-1829), on ne peut pas dire que les organes du pouvoir aient réussi à susciter une véritable dynamique intellectuelle (Rosset, 1985). Il y eut pourtant plusieurs tentatives pour relancer, sous des formes plus élargies, la première société savante. Réactivée par le Directoire sous l'appellation de «Société libre d'agriculture», puis par le Consulat sous le nom de «Société d'encouragement pour l'agriculture, l'industrie et le commerce du département», elle finit par disposer de quelques moyens financiers sous la seconde Restauration. Éditant un bulletin et regroupant jusqu'à une centaine de membres – dont moins d'une dizaine a par la suite adhéré à la Société philomathique – elle ne fonctionna qu'épisodiquement lorsqu'un répit dans la gestion des urgences politiques issues des conflits avec l'Espagne laissait aux autorités le loisir de se pencher sur cette question.

Le faible rayonnement de ces premières sociétés d'érudits, essentiellement tournées vers l'agriculture, doit par ailleurs s'apprécier à l'aune du retard économique d'un département qui a perdu son université en 1789 et qui reste en marge du modernisme (18 % d'emplois industriels en 1850 et 40 % en 1890). La maîtrise de l'eau reste un enjeu fondamental et la rente foncière du sol pèse sur les mentalités. Les retards de l'instruction renvoient à la pauvreté rurale et les progrès de l'alphabétisation ont été moins sensibles ici qu'ailleurs (en 1876, 70 % d'hommes savent signer de leur nom les registres de mariage contre 75 % dans le reste de la France et 30 % de femmes contre 67 %). L'Association polytechnique de Perpignan, fondée en 1879 et affiliée à la Ligue française de l'enseignement, tentait de répondre à ce retard en œuvrant pour «éclairer les masses populaires» à partir de la III^e République.

Par ailleurs, la persistance de l'identité catalane dans l'espace français – question dont l'approche n'est pas simple – a pu être partie prenante de ce manque d'émulation. Au début du siècle, la langue française était reléguée dans les tribunaux et quelques salons, alors que la culture catalane était profondément enracinée dans le peuple et chez la plupart des intellectuels. Les écoles communales ont véhiculé officiellement le catalan jusqu'en 1833 et le clergé bien après, si bien

qu'en 1862 une enquête établit que le quart des enfants ne sait ni lire et ni écrire en français. Si Pierre Puiggari (1768-1854), principal du collège de Perpignan, correspondant de l'*Enquête* en 1821 et membre de la commission archéologique en 1843, publie en 1852 une grammaire catalane, c'est sans doute parce qu'il est en prise directe avec la diffusion du savoir et qu'il reste très attaché aux racines historiques de sa province dont il a pris – comme bien d'autres – la mesure du sous-développement.

La diffusion locale des savoirs scientifiques et des idées de progrès a donc longtemps buté sur une langue étrangère. Mais les élites roussillonnaises avaient fait pour l'essentiel le choix de la France, qui était aussi faire obligatoirement celui du français, y compris pour exprimer leurs critiques. Rappelons que c'est Jaubert de Passa qui conduisit la délégation préfectorale s'étant portée en 1815 au-devant des troupes du général Castanos (lequel remettait en cause le traité des Pyrénées, épisode fameux où le négociant Jean Méric, maire de Perpignan, décida les troupes espagnoles à se retirer en gageant sa fortune), et c'est aussi le même Jaubert qui dirige l'année suivante les fouilles de *Ruscino*, sous la houlette du nouveau préfet Villier du Terrage (Poisson, 2003). Tout aussi édifiant est l'exemple du bénédictin d'origine catalane, Dom Brial (1743-1828), membre de l'Académie des inscriptions en 1805 et qui avait guidé un renouveau de l'historiographie française à la tête du *Recueil des historiens des Gaules*, car il exigea à la fin de sa vie l'usage exclusif du français dans l'école gratuite qu'il fonda en Roussillon (Frenay, 1985). Le fait que les sociétés savantes se soient exprimées en français découle aussi de ces choix.

Nous pourrions d'autre part ajouter aux éléments qui ont pu ralentir durablement le dynamisme intellectuel du département un contexte politique trois fois marqué par la guerre (1793, 1808, 1823) et par l'autoritarisme des pouvoirs publics dans le premier tiers du siècle. Cependant, cette situation évolue sensiblement après l'effervescence libérale de 1830, où des initiatives citoyennes prennent le relais des directives gouvernementales afin d'animer des associations culturelles dont le statut légal reste toutefois précaire. En décembre 1833, un an après la création de l'Association pour la liberté de la presse dont il est trésorier, le pharmacien perpignanais Joseph Farines répond aux sollicitations de quelques intellectuels pour appuyer la fondation d'une Société libre des beaux-arts, sciences et belles-lettres qu'il nomme « Société philomathique de Perpignan » (Descamps, 2005). Dans son *Discours sur la Société*, il proclame que « l'époque de l'émancipation intellectuelle des provinces est venu, et c'est assez faire comprendre que c'est aux enfants du Roussillon qu'appartient la gloire de faire connaître le Roussillon pour préparer, par ce moyen, les voies d'amélioration de la position de tous et l'augmentation de la somme de bien-être du plus grand nombre [...], c'est par l'association que l'humanité progresse » (Grau, 2004). Baptisée « Société des Pyrénées-Orientales, sciences, belles-lettres, arts industriels et agricoles » en 1839, elle prend son nom actuel de « Société agricole, scientifique et littéraire des P.-O. » en 1842, lorsque ses

rangs grossissent d'une notabilité plus conservatrice et qu'elle reprend à son compte l'héritage physiocratique de l'Ancien Régime. Elle édite ses travaux dans *Le Publicateur des P.-O.* (1832-1837) dans une chronique intitulée en 1834 *Bulletin des travaux de la Société philomathique de Perpignan*; le *Bulletin de la Société philomathique de Perpignan*, puis le *Bulletin de la SASL* lui succéderont (Capeille, 1914; Campanaud, 1933; Claustres, 1966; Guiter, 1976; Noell, 1976; Belledent, 2000).

Après avoir développé une intense activité au sein de la société jusqu'en 1836, date de sa dernière communication pour le *Bulletin*, Farines quitte ses activités de recherche pour se lancer dans une carrière politique en tant que conseiller municipal de Perpignan. Ce sont probablement des tensions avec ses collègues lors d'un profond désaccord avec Marcel de Serres à propos des puits artésiens qui ont motivé cette décision (Descamps, 2005). Toutefois, il appuie – en tant qu'édile – la renaissance du Cabinet d'histoire naturelle, institution créée en 1770 dans les locaux de l'ancienne université et disparue avec elle en 1789. En 1840, le chirurgien Louis Companyo (1789-1871) prenait la tête de ce Cabinet municipal d'histoire naturelle, devenu Muséum de la ville par la suite (Bourgat et Belledent, 1983; Bourgat, 1996).

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les comptes rendus manuscrits de la SASL permettent de suivre pas à pas les efforts faits dans le département pour participer aux progrès de la science. La société touche de nombreux correspondants ruraux et les travaux publics ou agricoles, qui modifient sensiblement le paysage à partir du Second Empire, amènent le signalement de nombreuses découvertes. Mais l'on n'y perçoit guère de propositions pour ce qui est de faire reculer l'antiquité du peuplement plus loin que les « monuments druidiques », lesquels avaient fait l'objet en 1835 d'une première notice de Joseph Jaubert de Réart (1792-1836). Ce savant, maire de Ponteilla, inspecteur des Monuments historiques, fut le président de la Société philomathique entre 1834 et 1836, date d'une disparition prématurée.

Les débats touchent cependant les grandes questions du siècle avec la discussion des thèses de Darwin en plusieurs séances houleuses entre 1863 et 1864. L'existence de l'homme au Tertiaire, qui reçut le soutien de l'abbé Bourgeois dès la seconde session du congrès d'archéologie préhistorique de Paris en 1867 et qui est encore pendante au congrès de Lisbonne en 1880 (Cotteau, 1889), est débattue avec passion à la SASL cette même année 1867, où une publication sur la malheureuse affaire de l'hémi-mandibule de Moulin-Quignon (un faux vendu par des ouvriers à Boucher de Perthes en 1863) provoqua un tumulte qui interrompit la séance. C'est bien la preuve qu'il existait en Roussillon un parti favorable à la haute ancienneté des origines de l'humanité et que Louis Companyo, très attaché au catastrophisme de Cuvier, avait du mal à le maîtriser (Duran, 2003).

Quelques découvertes sortent cependant du lot pendant cette période et furent consignées dans le *Bulletin*, préfigurant la recherche future. Le « crâne de

Saint-Paul-de-Fenouillet» en fait partie. En 1851, Companyo signale un crâne trouvé par des ouvriers dans une brèche où les faunes sont «de race récente» et le range avec un peuplement contemporain du dernier déluge (Companyo, 1851). Étudié en 1907 par Charles Deperet, paléontologue d'origine perpignaise qui y décèle des caractères archaïques proches des Néandertaliens (Deperet et Jarricot, 1908), ce vestige disparaît ensuite : il n'en reste qu'une photographie et une localisation imprécise. Mais s'il s'agit bien de la brèche de la route du pont de la Fou sur l'Agly, qui est en réalité une couche argilo-caillouteuse cimentée par les dépôts d'une source jaillissant des falaises calcaires dans des travertins, ce crâne est sans doute plus récent car ce remplissage livra à Jean Abélanet des tessons modelés (comm. orale).

La vaste grotte du Moli de Vent, à la gare d'Estagel, fut ouverte en 1893 par la voûte avec un tir de mine lors du creusement de la voie ferrée Rivesaltes-Quillan. Les travaux furent arrêtés pendant quelques jours dans la zone du porche et une fouille y fut conduite sous les auspices de la SASL par le docteur Albert Donnezan (1847-1932), aidé par maître Bauby, notaire d'Estagel et Maurette, l'assistant de Charles Deperet à la faculté de Lyon. Cette galerie livra en deux couches une faune où furent identifiés le Renne et un matériel archéologique attribuable aujourd'hui pour partie au Chalcolithique (ossements humains, vases campaniformes) et pour l'autre au Paléolithique supérieur (une aiguille à chas, des os rainurés, des lames de silex). La fouille eût le mérite d'être rapidement publiée dans le *Bulletin de la SASL* (Donnezan, 1895), puis à Paris lors du *Congrès archéologique de France* (Donnezan, 1906). Ces travaux sont restés dans les annales de l'archéologie roussillonnaise – et pour près d'un siècle – comme l'exemple précoce d'une véritable fouille d'urgence ayant également fondé, mais avec du retard cette fois, une reconnaissance locale du Paléolithique.

LES RENDEZ-VOUS MANQUÉS DES NATURALISTES AVEC LA PRÉHISTOIRE

Le département des Pyrénées-Orientales a pleinement participé à l'essor de la géologie et de la paléontologie au moment où la Préhistoire était un enjeu des sciences naturelles. D'ailleurs, dans la prise de conscience d'une haute antiquité de l'humanité, nous savons qu'il n'y a pas eu, loin s'en faut, de décalage entre les pionniers du Midi méditerranéen et ceux qui ont bénéficié d'un terrain plus favorable, entre Somme et Dordogne, pour fonder notre discipline. Ainsi, lorsque Casimir Picard entreprend en 1828 à Abbeville les recherches qui le conduisent à mettre publiquement en relation devant la Société d'émulation, le 20 novembre 1835, les «haches de silex» avec des faunes disparues, le pharmacien narbonnais Paul Tournal a commencé ses fouilles dans la grande grotte de Bize, près d'un affluent de l'Aude. Il comprend très vite, dès 1828, que l'association des faunes disparues et des ossements humains de la stratigraphie peut faire douter du fait qu'il n'existe pas d'homme fossile, et il est bien

plus catégorique à cet égard en 1834. Dans une *Notice sur les ossements fossiles des cavernes du département du Gard*, le nîmois Jules de Christol présente à l'Académie des sciences des arguments de même nature en 1829. Si les preuves qu'ils avançaient étaient trop faibles ou erronées, l'un et l'autre avaient raison sur le fond. Ces preuves, elles existaient pourtant bel et bien en Roussillon et il s'en fallut de très peu qu'elles fussent découvertes.

Dans le département des Pyrénées-Orientales, c'est à cette même époque que Joseph Farines découvre à Tautavel, dans la grotte d'Argou (cat. *Argó*, devenu Arago), des faunes fossiles (Rhinocéros) et des galets brisés (Abélanet et Descamps, 1999 et 2003 ; Descamps, 2005). Dans un article des *Annales des Sciences naturelles de Paris*, daté de 1829 et cosigné avec Marcel de Serres, alors professeur de géologie à l'université de Montpellier, puis dans le *Compte rendu des séances de la Société philomathique* de 1834, il rapporte ces vestiges au résultat d'un *diluvium*. Pourtant, le pharmacien n'a pas manqué de noter une contradiction entre la faible usure des ossements «entraînés» dans la grotte par les eaux et leur fragmentation extrême, tout comme pour les pierres qui s'y trouvaient systématiquement mélangées. Nous savons aujourd'hui que cette industrie acheuléenne a principalement exploité les galets de quartz qui produisent une grande quantité de débris au débitage (Byrnes, 2002), ce qui la rendait pratiquement indécelable à l'époque. Bien sûr, il est impossible de regretter cette méprise, eu égard aux destructions qu'eût certainement infligé au site la découverte de ses fossiles humains. Mais l'on mettra au compte de l'ironie du sort le fait que Farines, membre correspondant de la Société de pharmacie de Paris, de la Société d'histoire naturelle de Montpellier et de la Société linnéenne de Bordeaux, tout comme Marcel de Serres, créateur de l'expression «paléontologie humaine» en 1853, soient passés aussi près d'une découverte majeure pour fonder la Préhistoire et qu'ils soient restés définitivement abusés, alors que Tournal, comme Christol, étaient membres de la Société philomathique de Perpignan en 1834.

Par la suite, et comme en bien des régions d'Europe, d'autres «cavernes à ossements» des Pyrénées-Orientales, vidées de leurs remplissages pour enrichir les collections paléontologiques, ne purent offrir un appui conséquent au cadre général de la Préhistoire qui s'élaborait par ailleurs, faute d'y avoir formellement identifié des restes humains avec leurs industries. La longue persistance des idées catastrophistes, en particulier à Perpignan autour du Cabinet d'histoire naturelle, offrait une explication commode à la présence d'ossements d'herbivores fragmentés au fond des grottes par le *diluvium* ou l'*alluvium*.

C'est le cas pour le réseau karstique de Fuilla où se trouve – entre autres – la grotte du «Trou souffleur» et son riche gisement magdalénien (Sacchi, 1986) et où les recherches ont amené très tôt des découvertes archéologiques mal interprétées dans «les brèches à ossements» (Itier, 1837). Il est vrai que la stratigraphie du vaste porche de la grotte du Figuier,

une des cavités du réseau éventrée par l'aménagement d'une route, s'appuie sur une terrasse alluviale würmienne. C'est donc bien ce retard qui amène le docteur Albert Donnezan à se plaindre du « manque de sérieux » des recherches locales au congrès archéologique de France de 1906, lorsqu'il y présente les résultats de ses fouilles de 1893 à la grotte du Moli de Vent. Il faut dire qu'il avait pu prendre toute la mesure de ces lacunes avec les découvertes faites de l'autre côté de la frontière, à moins de 50 km de là, dans la région de Gérone, en Ampurdan, lorsque Pere Alsius i Torrent avait identifié des industries osseuses et lithiques associées au Renne dans ses fouilles de la Bora Gran en 1871 et publié en 1887 la mandibule néandertalienne de Banyoles (Canal et Soler, 1976; Marotto, 1993).

UN DIFFICILE ACCÈS AUX PEUPELEMENTS ANCIENS : LES HANDICAPS LIÉS AU SUBSTRAT GÉOLOGIQUE

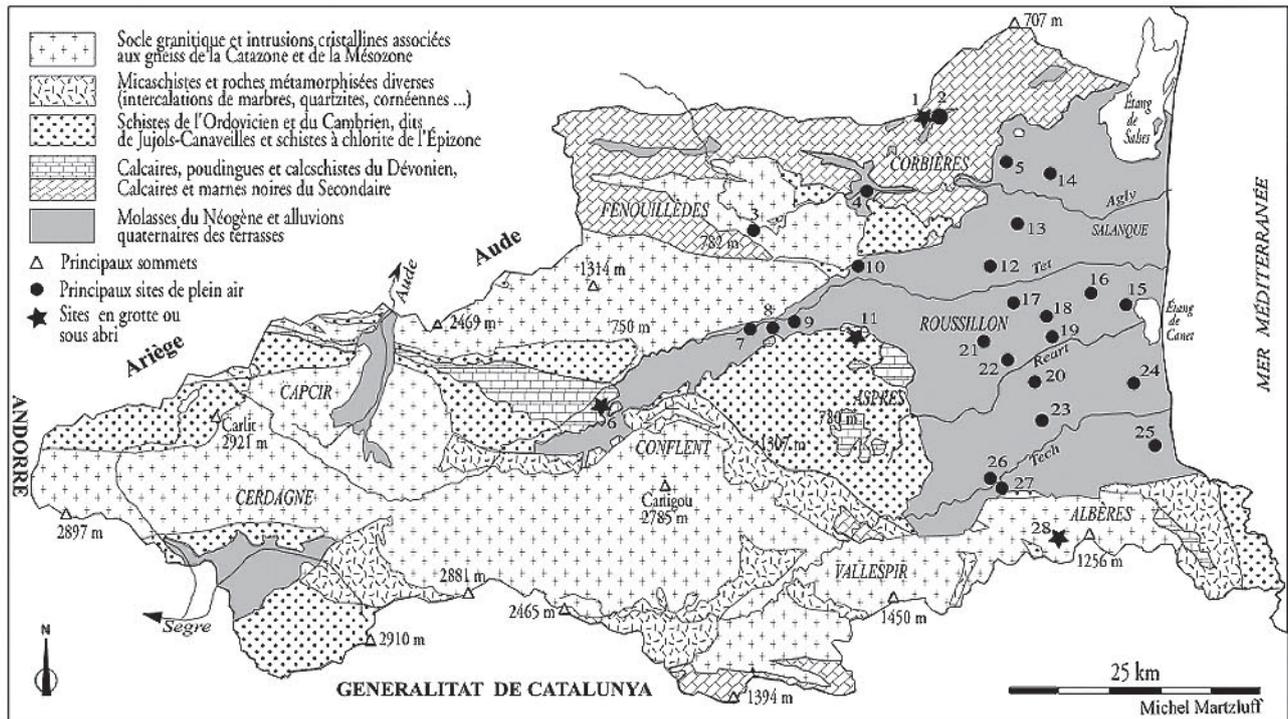
Le bilan des recherches naturalistes menées dans les P.-O. au XIX^e siècle, recherches d'ailleurs servies par une action éditoriale très présente au plan national (Noell, 1976), montre bien qu'elles furent surtout fécondes pour les étages épicontinentaux de la fin du Tertiaire, en particulier grâce aux découvertes paléontologiques du Serrat d'en Vaquer à Perpignan, qui font encore aujourd'hui de ce gisement l'un des statotypes du Néogène (Bourgat, 1996). Il ne pouvait guère y avoir de rapport entre cette recherche focalisée sur le Pliocène et les origines de l'humanité, quoique le *Pliopithecus* trouvé dans le Gers en 1831 par Édouard Lartet et le *Dryopithecus* exhumé plus tard dans les pré-Pyrénées centrales aient soulevé beaucoup de passions, y compris à la SASL, à l'époque des discussions sur la présence de l'homme au Tertiaire. Malheureusement, bien que ces primates intéressent la phylogénèse des hominidés et que l'on vienne d'en découvrir un fossile très bien conservé au sud des Pyrénées (*Pierolapithecus catalanicus* en 2004), on sait aujourd'hui que le haut des strates miocènes d'où ils proviennent présente une lacune en Roussillon : seule leur base, épaisse de 200 m à Canet, est restée profondément enfouie sous les empilements synclinaux du Pliocène marin, d'une puissance de 600 m, et n'apparaît que très ponctuellement sur les marges de la plaine dans des épandages grossiers, telle la « série rouge » du Tech (Calvet, 1994).

Si l'on doit reconnaître que les conditions défavorables du substrat naturel sont, en Pyrénées-Orientales, moins radicales dans le Pléistocène pour empêcher d'y percevoir l'ancienneté du peuplement humain, ces handicaps géologiques existent cependant et concernent à la fois le substrat minéral et les dépôts alluviaux du Quaternaire. Soulignons tout d'abord la rareté des roches dures à cassure lisse : une chaille, un silex local et des roches brunes jaspées gisent en position secondaire sur de rares sites des Corbières catalanes ou du Canigou sous forme de rares petits nodules ou de blocs fissurés impropres à la réalisation de grands

outils. Les roches éruptives aptes au débitage (rhyolite, roches porphyroïdiques) se trouvent dans le bassin du Sègre ou dans la région volcanique d'Olot, sur le versant sud des Pyrénées catalanes, et les bons silex affleurent chichement à trente kilomètres au nord, dans l'Aude. Les industries paléolithiques taillées dans ces matériaux présentent donc en Roussillon un caractère diminutif notable (Martzluff, 1996).

Quant aux bons quartzites, ils sont également rares (quartzites gris du Carlit et d'Andorre) alors que le matériau le plus abondant, largement disponible dans les formations alluviales, est représenté par différentes variétés de quartz, les meilleures ayant une fracture d'aspect saccharoïde. Dans le bassin de l'Agly, une marne grise indurée présente des qualités pour la fabrication de l'outillage lourd, mais elle est très sensible à l'érosion chimique dans le sol où les négatifs de taille s'estompent. Les quartz ont été presque exclusivement utilisés jusqu'au Paléolithique supérieur et pendant le Mésolithique. Ils sont restés la base d'un outillage de fortune jusqu'à l'Âge du Bronze ancien. Ces matériaux ne permettent guère à la technique de s'affranchir des contingences de leur piètre aptitude à la taille et impliquent la récurrence de méthodes basiques donnant une allure archaïque aux productions lithiques, ce qui n'en facilite pas l'étude typologique. Ces industries en quartz, si nombreuses en surface de la plaine du Roussillon (fig. 1), ne furent donc identifiées que fort tard et encore le furent-elles fautivement par André Creus (1906-1990) après la seconde guerre mondiale, lorsque cet instituteur de Cabestany, membre de la SASL et de la Société préhistorique française, reconnut une *Pebble Culture* sur les vieilles terrasses alluviales de la Têt. Ainsi, entre 1948 et 1955, les procès verbaux de la SASL font-ils état de la présentation de ses découvertes, auxquelles ne croyaient d'ailleurs guère l'abbé Breuil, Laplace et d'autres préhistoriens qui avaient pu en examiner des échantillons (Creus, 1950 et 1955). Dans les années soixante, Jean Abélanet réexamine ces collections et confirme qu'il s'agit pour la presque totalité de *dreikanter* (Abélanet, 1991a). Mais cette démarche lui permet d'identifier une vraie *Pebble Culture* sur les mêmes sites, donnant corps aux premières études sur l'occupation paléolithique des terrasses (Collina-Girard, 1975).

Pour ce qui est des formations quaternaires, il faut dire qu'elles se présentent sous forme de placages très peu épais, coiffant le Néogène et déconnectés des formations glaciaires, haut perchés en montagne, par des segments de vallées pentus et fortement ravinés, si bien qu'il est impossible en Roussillon de les mettre en relation avec les moraines (fig. 2). Cette connexion ne serait d'ailleurs pas facile, puisque seules les deux dernières glaciations sont vraiment identifiables sur le relief montagnard au-dessus de 1 200 m (au-dessus de 2 200 m d'ailleurs pour le second Pléniglaciaire würmien) et qu'il existe en plaine, en-dessous de 500 m, cinq niveaux de terrasses, certaines démultipliées en deux ou trois épisodes. De plus, leurs alluvions acides sont azoïques et leur datation problématique repose sur leur altitude relative et leur état d'altération. Les industries paléolithiques *in situ* ne



PRINCIPAUX SITES DU PALÉOLITHIQUE ANCIEN ET MOYEN DES PYRÉNÉES-ORIENTALES

N°1 : Caune de l'Arago (Tautavel), Pal. Anc.-Pal. Moy.
 N°2 : haute terrasse de Verdoube, P.A.
 N°3 : haute terrasse de Caramany, P.A.-P.M.
 N°4 : terrasse d'Estagel, P.M.
 N°5 : *La Julieta* (Salses), P.M.
 N°6 : *Cova del Mitg* (Villefranche-de-Conflent), P.M.
 N°7 : *Les Anecs* (Vinça), P.M.
 N°8 : Col de Ternère (Vinça), P.A.-P.M.
 N°9 : terrasses d'Ille-sur-Têt, P.A.-P.M.

N°10 : terrasses de Millas, P.A.-P.M.
 N°11 : Grotte de Montou (Corbère-les-Cabanes), P.M.
 N°12 : terrasses de Baho-Saint-Estève, P.A.-P.M.
 N°13 : La Llabanère (Perpignan-Rivesaltes), P.A.-P.M.
 N°14 : terrasse du *Robol*, P.M.
 N°15 : terrasse de Canet-Saint-Nazaire, P.A.-P.M.
 N°16 : terrasses de Cabestany, P.A.-P.M.
 N°17 : terrasse de la Basse (Perpignan), P.A.-P.M.
 N°18 : site du Petit Clos (Perpignan), P.A.-P.M.
 N°19 : terrasses du Réart, P.A.-P.M.

N°20 : dépression de Bages, P.A.-P.M.
 N°21 : sites de Ponteilla, P.A.-P.M.
 N°22 : sites de Pollestres, P.A.-P.M.
 N°23 : Mas Camomille (Ortaffa), P.A.-P.M.
 N°24 : sites de Saint-Cyprien, P.A.-P.M.
 N°25 : site d'Argeles, P.A.-P.M.
 N°26 : sites de Tresserre et Banyuls-dels-Aspres, P.A.-P.M.
 N°27 : sites de Montesquieu, P.A.-P.M.
 N°28 : Pic Saint-Christophe, P.M.

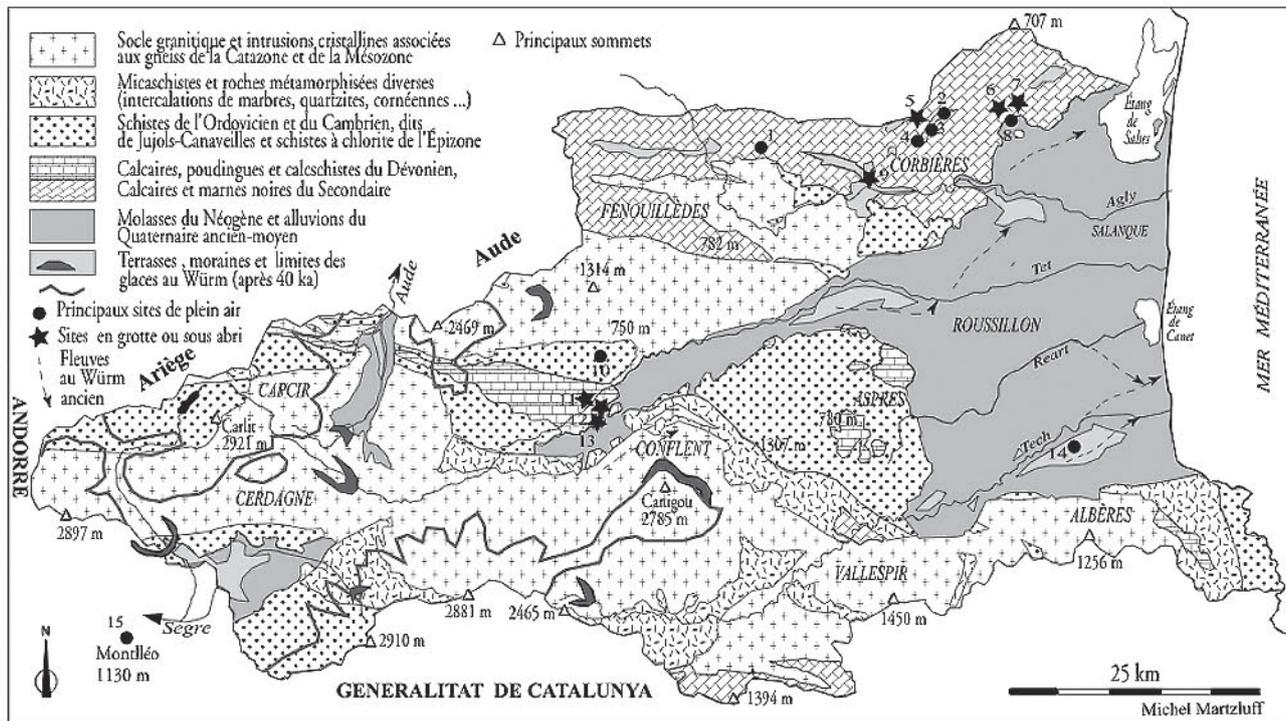
Fig. 1 – Implantation des gisements témoignant d'occupations acheuléennes et moustériennes d'après les recherches actuelles dans les Pyrénées-Orientales. Mis à part deux sites troglodytes (*Arago* à Tautavel et *Mitg* à Corneilla-de-Conflent) et des restes d'occupation en altitude dans les Albères (Pic-Saint-Christophe), les stations se trouvent en surface sur les terrasses alluviales de la plaine du Roussillon. Les industries y sont souvent en position secondaire et mélangées. La dernière occupation détectable de ces formations se situe probablement avant le premier Pléniglaciaire würmien.

Fig. 1 – Implantation of deposits giving evidence of Acheulian and Mousterian occupation, from the present researches in Pyrénées-Orientales. Apart from two troglodytical sites (*Arago* at Tautavel and *Mitg* at Corneilla-de-Conflent) and from the remnants of high-altitude occupation in the Albères (Pic Saint-Christophe), the deposits lay on the surface of the alluvial embankments of the Roussillon plain. Industries are often in mixed and secondary position. The last detectible occupation of these structures dates probably back to before the first Würmian "Pleni-ice-age".

peuvent guère solutionner l'épineux problème chronologique, car elles sont généralement mélangées avec des artefacts déplacés par le ravinement (Calvet, 1994; Martzluff, 2004). Dans le lit majeur des fleuves, très étendu près du littoral, de fortes épaisseurs d'alluvions charriées par les crues holocènes ont presque partout masqué les formations mises en place après le premier Pléniglaciaire. Les prospections collectives conduites par l'Association archéologique des P.-O. depuis une vingtaine d'années pour documenter la carte archéologique des zones urbanisables de la plaine du Roussillon, ont confirmé cet état de fait en montrant que le Paléolithique supérieur faisait pour l'instant totalement défaut sur cet espace (Martzluff, 1998). Les sites de plein air du Tardiglaciaire sont par contre bien représentés à l'intérieur des Corbières, près des affluents plus calmes de l'Agly, dont le bassin d'alimentation se situe hors de la zone nivale (fig. 2).

LE RENOUVEAU D'APRÈS 1945 : PIONNIERS ET ASSOCIATIONS EN SYNERGIE AVEC LES POUVOIRS PUBLICS

La reprise des fouilles à *Ruscino* et leur publication par le sous-directeur du musée de Narbonne, Frédéric-Paul Thiers († 1913), résume toute l'archéologie du début du siècle (Marichal, 2003). Alors que l'activité de la SASL cesse entre 1915 et 1923, Pré- et Protohistoire restent engluées dans le champ de la simple collection d'objets jusqu'en 1940. *Le Roussillon préhistorique*, que Pierre Vidal (1848-1929) publie dans la revue *Ruscino* en 1921, fait la synthèse des acquis antérieurs, restés d'actualité faute de recherches plus méthodiques, en particulier en Préhistoire récente et sur le mégalithisme (Abélanet, 1987; Claustre *et al.*, 1988). Le maigre répertoire d'une vingtaine de dolmens



PRINCIPAUX SITES DU PALÉOLITHIQUE SUPÉRIEUR-ÉPIPALÉOLITHIQUE DES PYRÉNÉES-ORIENTALES

- | | | |
|---|--|--|
| N°1 : Four de la Roque (Saint-Paul-de-Fenouillet). Azilien. | N°7 : Cova del Pas Estret (Opoul). Magdalénien récent et Épipal. ancien. | N°11 : Cova Bastera (Villefranche-de-Conflent). Signes peints. |
| N°2 : Rec del Penjar (Vingrau). Magdalénien ancien. | N°8 : Station du Ravanell (Salses). Magdalénien ? | N°12 : Trou souffleur (Fuilla). Magdalénien récent. |
| N°3 : Les Espassoles (Vingrau). Solutréen. | N°9 : Grotte de la gare (Estagel). P. Sup. indéterminé. | N°13 : Balmes Berges - Ambulles (Fuilla). Solutréen. |
| N°4 : La Teulera (Tautavel). Magdalénien récent. | N°10 : Rocher gravé de Fornols (Campôme). Magdalénien | N°14 : Station de Saint-Genis. Solutréen ? |
| N°5 : Grotte des Conques (Vingrau). Magdalénien moyen. | | CERDAGNE ESPAGNOLE (pour mémoire) |
| N°6 : Cova de l'Esperit C.3 (Salses). 20 Ka, Gravettien ? | | N°15 : Montlléu 1130 m (Prats) Magdalénien ancien. |

Fig. 2 – Implantation des gisements au Paléolithique supérieur et au début de l'Épipaléolithique-Mésolithique d'après les recherches récentes. Les sites troglodytiques des milieux calcaires des Corbières et du synclinal de Villefranche-de-Conflent ont mieux conservé les témoignages de cette période alors que les formations alluviales de la plaine du Roussillon forment un vide remarquable. Deux sites originaux de plein air, le rocher gravé de Fornols (750 m d'altitude) et le campement magdalénien de Montlléu, en Cerdagne, perché à 1130 m et daté de 15000 BP, montrent cependant que la plupart des gisements de ce type ont été ruinés ou masqués par de puissants phénomènes érosifs qui résultent de la configuration des reliefs et des données paléo-environnementales locales au dernier Glaciaire.

Fig. 2 – Implantation of deposits in the upper Palaeolithic and at the beginning of the Epipalaeolithic-Mesolithic, from the latest researches. The troglodytic sites of the calcareous environment of the Corbières and the Villefranche-de-Conflent Synclinal have well preserved the evidence of this period whereas the alluvial formations of the Roussillon plain are a remarkable emptiness. Two open air original sites, the carved rock of Fornols (750 m high) and the Magdalénian encampment at Montlléu in Cerdagne (height: 1130 m, date: 15000 BP), however show that most deposits of this type have been ruined or concealed by strong erosive phenomena resulting from the lie of the relief and the paleo-environment data in the last Ice-age.

y représente d'ailleurs moins du sixième de ce qui est connu aujourd'hui (133 monuments), principalement grâce aux prospections de Jean Abélanet.

Un nouvel élan est donné à la connaissance des périodes antéhistoriques pendant la seconde guerre mondiale avec les fouilles de Pierre Ponsich à Montou, où ce dernier découvre un milieu clos du Néolithique moyen en 1943, puis par la publication des fouilles de sauvetage réalisées en 1938 sur un champ d'urnes, à Millas, d'abord dans une note du *Bulletin de la SASL* en 1944, puis dans le premier numéro des *Études roussillonaises*, en 1951. Mais l'essor des recherches de l'après-guerre s'inscrit d'abord dans le cadre de la nouvelle réglementation de 1941, validée en 1945 et mise en œuvre par le ministère de l'Éducation nationale, puis par celui de la Culture. C'est en 1949 que Jean Abélanet reçoit la première autorisation de fouille donnée pour la grotte du Pas Estret, où il identifie des outillages épipaléolithiques dans les mailles fines de

son tamis. Tout cela est très nouveau. D'ailleurs cette première fouille méthodique fut vite ruinée par les piochages peu scrupuleux d'un collectionneur local, René Ribes, clandestin par le fait, qui sonda pareillement la Caune de l'Arago dans les années cinquante, passant très près du premier fossile humain découvert par la suite. Après avoir quitté précipitamment le Roussillon, ce dernier devint conservateur du musée de Trois-Rivières (Canada) où sont aujourd'hui abritées ses collections (Martzluff, 2003a).

Le cadre où s'exercent – non sans difficultés donc – ces nouveaux principes et ces nouvelles trajectoires est également balisé par un effort croissant des collectivités publiques et des institutions de l'État. Vont dans ce sens les encouragements qu'après 1955 Max Escalon de Fonton, à la direction des Antiquités préhistoriques, prodigua à de jeunes préhistoriens méridionaux, Henry de Lumley et Jean Guilaine, qui feront carrière au CNRS, organisme créé peu avant guerre (Lumley,

1976; Guilaine, 1995 et 2005). Vont pareillement dans ce sens la renaissance de l'université de Perpignan dans les années soixante (un enseignement de Préhistoire est dispensé par Jean Abélanet dès 1975, une chaire créée en 1995) ainsi que les efforts gouvernementaux consentis entre 1994 et 2001 pour organiser l'archéologie nationale sur des bases professionnelles plus larges.

Cependant, l'archéologie locale a longtemps souffert d'un manque cruel de moyens : elle reposait sur la bonne volonté d'une petite poignée de passionnés. Or, c'est justement le rôle accru de l'État et les nouveaux impératifs qu'exigent les fouilles modernes, en Préhistoire surtout, qui incitèrent quelques amateurs éclairés à fonder de nouvelles associations de bénévoles organisées par la loi de 1901. Il s'agissait enfin de mieux connaître la vie quotidienne des peuples anciens et de mieux en protéger les moindres vestiges. Diffuser auprès du public la connaissance d'un patrimoine « ancestral » qui s'avérait de plus en plus riche en Roussillon ne pouvait que faciliter les deux premiers objectifs. Atelés à ces deux tâches complémentaires, ces pionniers prirent conscience que, pour réaliser ce projet, il fallait s'ouvrir sur l'extérieur et tisser des liens étroits avec les services de l'État pour le seconder. Ces missions étaient au fond celles que les autorités avaient assignées aux initiatives du pouvoir dans les P.-O. jusqu'en 1846. Mais elles étaient désormais vécues comme une exigence par de plus nombreux intellectuels, ceux qui tenaient à défendre leurs racines régionales au premier chef. Elles supposaient toutefois un investissement conséquent que le bénévolat ne pouvait en totalité couvrir et c'est pourquoi ces amateurs ont milité auprès des pouvoirs publics et des élus, à la fois pour protéger les sites ou conserver les mobiliers, mais aussi pour le recrutement de professionnels dans des structures pérennes (Martzluff, 2003a et b). Pourtant, à peine une génération les séparait de l'époque où les sociétés savantes et les associations d'amateurs d'archéologie avaient fait ajourner un premier projet de loi sur les fouilles soutenu au Parlement, le 25 novembre 1910, par Aristide Briand et Paul Doumergue.

C'est la municipalité de Perpignan qui produisit un premier effort avec le recrutement, en 1948, de Georges Claustres (1910-1997) pour les fouilles de *Ruscino*, gisement qu'exploitait déjà depuis deux ans cet amateur venu de l'Aude où il avait fouillé sur le site préromain d'Ensérune (Descamps, 1997). Le deuxième emploi fut pourvu à Tautavel trente ans plus tard, avec Jean Abélanet qui devint le conservateur du musée. Georges Claustres, qui gérait la bibliothèque de la SASL (Claustres, 1966) et qui était par ailleurs correspondant de la Société préhistorique française, fit donc longtemps office d'archéologue départemental. C'est ainsi qu'il a parcouru ce territoire pour fouiller occasionnellement des sites protohistoriques (champs d'urnes des Hospices, de la Pave, oppidum de Llo), voire paléolithiques (sondage dans la grotte du « Trou souffleur »), récupérant ça et là des collections issues de trouvailles diverses dont il notait soigneusement la provenance. En compagnie de Roger Grau (1915-1988), il visita la Caune de l'Arago, mais n'identifia

que des tessons protohistoriques et c'est finalement à Jean Abélanet que l'on doit la reconnaissance de l'industrie lithique en 1948 et la venue des premiers fouilleurs autorisés sur le site en 1964 (Abélanet et Descamps, 1999).

Parmi ceux qui œuvrèrent bénévolement à cette époque pour qu'émerge, depuis la plus lointaine origine, une connaissance publique plus consistante des peuples anciens, se détachent trois noms. Il y eut d'abord Pierre Ponsich, déjà cité et qui, aidé par Jean Abélanet, fut l'initiateur du premier dépôt archéologique départemental au palais des Rois de Majorque de Perpignan, mais qui fonda aussi l'Association de sauvegarde du patrimoine archéologique et historique du Roussillon (ASPAHR) et une revue (les *Études roussillonnaises*), toutes deux encore en activité aujourd'hui ; il y eut aussi Roger Grau dont les fouilles, aidées par le club d'archéologie de la Fédération des œuvres laïques, firent connaître l'importance de la cité d'Elne pour le passé protohistorique du Roussillon (Abélanet, 1991b ; Grau et Poisson, 2003). Cet enseignant contribua aussi à bâtir le dépôt de fouilles et le musée de cette ville, gérés par la Société des amis d'Illiberis qu'il créa. Quant à Jean Abélanet, plusieurs fois mentionné, son apport incontournable dans presque tous les domaines de la Préhistoire, plus particulièrement dans celui de l'art rupestre post-glaciaire qui est le sujet de son doctorat, a récemment été honoré (Guilaine, 2005 ; Martzluff, 2005). Plusieurs thèses traitant de Préhistoire en Pyrénées (Lumley, Guilaine, Sacchi, Collina-Girard, Baills [1991], Martzluff) ont tiré de ses découvertes une partie non négligeable de leurs matériaux. Son action à la tête d'associations et, depuis 1989, au nouveau dépôt archéologique départemental, a toujours accompagné bénévolement les progrès de l'archéologie. D'ailleurs, tout autant que par leurs découvertes, c'est dans le rôle d'animateurs d'un collectif de passionnés que ces chercheurs locaux de grande culture ont eu le plus grand mérite, celui d'avoir revitalisé l'archéologie locale et de l'avoir installée sur les rails du progrès quand elle était encore fortement imprégnée par l'héritage individualiste d'un temps où la frontière entre science et braconnage de la pièce archéologique restait floue.

Dans les années soixante-dix, la SASL cantonnait ses travaux à l'Histoire, d'autres groupes spécialisés ayant pris le relais des recherches archéologiques de terrain. Les associations de Préhistoire fondées à cette époque reçurent cependant une impulsion venue de l'extérieur grâce à des chercheurs du CNRS. Le Centre d'études préhistoriques catalanes (CEPC), créé en 1974 à l'initiative de Jean Guilaine et de Dominique Sacchi, avec Jean Abélanet et tous les préhistoriens amateurs du département, lié par convention à l'université de Perpignan en 1977, a publié une revue (*Travaux de Préhistoire catalane*) qui a servi, par des échanges, à constituer la riche bibliothèque du dépôt archéologique départemental. Françoise Claustre, ayant pris le relais de Pierre Ponsich à la grotte de Montou, a contribué à créer le musée de Bélesta et a fondé le Groupe de Préhistoire du Vallespir et des Aspres (GPVA). Cette association anime l'archéologie dans le bassin du Tech

autour d'un dépôt et d'un musée, avec un agent du patrimoine recruté par la municipalité de Céret.

Dans cette rétrospective, mentionnons pour mémoire les fouilles menées depuis 1964 à la Caune de l'Arago par une équipe que dirige Henry de Lumley. Si un cadre associatif (Les Amis de l'homme de Tautavel) a été mis en place pour gérer certaines subventions, ces fouilles sont prises en charge par l'État, les collectivités publiques et d'autres institutions (Muséum, universités, CNRS). Le Centre européen de recherches préhistoriques (CERP), association créée au moment de l'agrandissement du musée en 1992, liée par convention à l'université de Perpignan depuis 2004, se situe à la marge des regroupements de bénévoles œuvrant dans les P.-O. parce qu'il se présente comme une structure universitaire institutionnelle dont les objectifs de recherche sont continentaux, voire planétaires, et qu'il centre ses activités didactiques au musée de Tautavel avec l'appui financier du conseil régional.

Du fait qu'elles ont le plus souvent touché à la Préhistoire, nous ne saurions sous-estimer d'autres associations créées par des amateurs dans l'après-guerre, certaines liées à l'activité spéléologique ou à une revue comme *Conflent*, d'autres à un dépôt de fouilles (*FORUM*, à Saint-Paul-de-Fenouillet par exemple), d'autres encore à une microrégion (Martzluff, 2003a). En Cerdagne, soulignons le rôle que joue Pierre Campmajo depuis une trentaine d'années, non seulement par ses travaux sur la Protohistoire et l'art rupestre, mais encore pour avoir fondé le Groupe de recherches archéologiques et historiques de Cerdagne (GRAHC), qui gère un dépôt de fouilles à Saillagouse et participe à l'organisation biennale du colloque international de Puigcerda. Ce groupe a soutenu les fouilles de Christine Rendu sur la haute montagne d'Enveitg, travaux qui ont magistralement mis en valeur la longue durée de l'occupation pastorale en Pyrénées catalanes depuis le Néolithique.

Cependant, parmi ces initiatives locales, le rôle de l'Association archéologique des P.-O. (AAPO) se distingue par l'objectif qu'elle s'est assigné : fédérer les archéologues œuvrant en Roussillon pour créer un service départemental de l'Archéologie (Martzluff, 2003b). Son premier président fut Philippe Rosset, directeur des archives départementales et, dès sa fondation sur le site de *Ruscino*, en 1982, Cyr Descamps pour le CEPC, Françoise Claustre pour le GPVA, Pierre Campmajo pour le GRAHC, Roger Grau pour les Amis d'Illibéris, Pierre Ponsich pour l'ASPAHR et Jean Abélanet pour l'AAPO, signèrent une requête commune adressée au président du conseil général pour demander le recrutement de deux archéologues. Trois ans plus tard, elle organisait des Assises départementales de l'archéologie présidées par Guy Barruol, inspecteur général de l'Archéologie, André Nikels, directeur des Antiquités du Languedoc-Roussillon, un représentant du maire de Perpignan et Guy Malé, président du conseil général, réunion où se pressèrent pas moins de 392 participants. Outre la gestion des collections et de la bibliothèque du dépôt archéologique, cette association a nourri pendant 20 ans la Carte archéologique nationale de ses recherches méthodiques.

Pour la Préhistoire, au moins deux découvertes remarquables s'inscrivent à son actif. Les prospections conduites en 1984 au Pla de Vall en So sur un secteur menacé par une plantation de résineux de l'ONF ont amené Jean Abélanet à reconnaître le style paléolithique des gravures du rocher de Fornols, à Campôme : paradoxe d'un département qui ne connaît pas d'art rupestre figuratif en milieu troglodyte, mais qui est le seul dans l'hexagone à afficher en pleine lumière les bouquetins et isards du Pléistocène (Sacchi *et al.*, 1988). En 1986, l'AAPO lance des prospections dans la vallée de l'Agly, sur le site d'un barrage financé par le conseil général, découvrant de nombreux sites. En 1994, à l'issue de fouilles de sauvetage conduites sur une dizaine de gisements par l'association et par l'AFAN – organisme para-étatique de fouilles qui venait de se créer –, ces opérations ont révélé la variabilité des rites sépulcraux au Néolithique moyen : sépulture collective dans la grotte de Bélesta (Claustre *et al.*, 1993), située à moins de dix kilomètres de là, inhumations et incinérations dans les coffres chasséens de Caramany (Vignaud *et al.*, 1998).

CONCLUSION

Dans la recherche des plus anciens peuplements du Roussillon, l'impulsion donnée par l'État et les collectivités publiques a été déterminante, bien qu'une première orientation destinée à recomposer une identité nationale ait longtemps focalisé l'archéologie vers l'Antiquité classique. Alors que cet effort institutionnel s'estompait entre 1850 et 1950 et qu'une société savante dynamique existait depuis 1833, l'archéologie préhistorique prenait un retard qu'expliquent surtout l'influence prolongée du catastrophisme au sein de la Société agricole scientifique et littéraire et du Cabinet d'histoire naturelle de Perpignan, ainsi que la difficile approche d'un substrat géologique peu favorable aux études sur le Quaternaire. C'est donc après la seconde guerre mondiale, avec la publication de la fouille du champ d'urnes de Millas et celle du riche corpus de l'art rupestre post-glaciaire, mais aussi avec l'identification de la culture néolithique éponyme de Montbolo (Guilaine et coll., 1974), ou encore avec la découverte de l'*Homo erectus tautavelensis* et celle des gravures magdaléniennes en plein air de Fornols, que cette extrémité des Pyrénées a vraiment pris place dans la connaissance des temps qui ont précédé la colonisation antique. C'est à l'opiniâtreté de quelques amateurs éclairés que nous devons ces découvertes. Elles ont ouvert la voie aux équipes de recherches qui ont fourni un apport non négligeable à la connaissance du peuplement de l'Europe. Ces pionniers ont créé des musées, fondé des revues, des associations de bénévoles qui transmettent aujourd'hui plus collectivement cet héritage. Depuis 1982, en œuvrant au dépôt archéologique départemental par ses inventaires et par ses fouilles, l'Association archéologique des P.-O. est l'une de ces sociétés qui a le plus contribué à faire progresser la connaissance de la répartition géographique des peuplements anciens et au développement de l'archéologie roussillonnaise. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABÉLANET J. (1987) – Dolmens et rites funéraires en Roussillon, *Conflent*, t. 145, p. 3-25.
- ABÉLANET J. (1991a) – André Creus – Notice nécrologique, *Conflent*, t. 172, Prades, p. 3-4.
- ABÉLANET J. (1991b) – Une vie exemplaire : Roger Grau (1915-1988), *Travaux de Préhistoire catalane*, vol. 7 du CEPC, université de Perpignan, p. 7-12.
- ABÉLANET J. (1992) – *Autrefois les hommes... Préhistoire du pays catalan*, éd. du Trabucaire, Perpignan, 206 p.
- ABÉLANET J. (2000-2001) – Hommage à Pierre Ponsich, *Études roussillonnaises*, t. 18, Canet-en-Roussillon, p. 11-44, 1 fig.
- ABÉLANET J. (2003) – Bilan des recherches menées dans les Pyrénées-Orientales entre 1980 et 2003. La Préhistoire et la Protohistoire, Regards sur 20 ans d'archéologie en Roussillon, journées de Peyrestortes, avril 2003, *Bulletin de l'Association archéologique des P.-O.*, t. 18, Perpignan, p. 65-67, 2 fig.
- ABÉLANET J., DESCAMPS C. (1999) – Les premières recherches à la Cauna de l' Arago (Tautavel), *Bulletin de la Société préhistorique Ariège-Pyrénées*, t. 54, p. 5-14.
- ABÉLANET J., DESCAMPS C. (2003) – La Cauna de l' Arago (Tautavel) avant 1964 : pré-histoire des recherches, *Elne. Ville et territoire. L'historien et l'archéologue dans sa cité, 2^e rencontre d'Histoire et d'Archéologie d'Elne, 30 oct.-1^{er} nov. 1999*, éd. Amis d' Illiberis, Elne, p. 333-344.
- BAILLS H. (1991) – *Le Néolithique des Pyrénées roussillonnaises*, thèse de doctorat, EHESS, Toulouse, 2 tomes, 380 p. dact., 106 fig.
- BELLEDENT F.-G. (2000) – La ville et le pouvoir intellectuel : les sociétés savantes au XIX^e siècle, *La Ciutat i els poders, La ville et les pouvoirs*, coll. Artemis, ICRECS-Presses universitaires de Perpignan, Perpignan, p. 479-485.
- BOURGAT R. (1996) – Le Cabinet d'histoire naturelle, *L'université de Perpignan au XVIII^e siècle*, Presses universitaires de Perpignan, p. 155-169.
- BOURGAT R., BELLEDENT F.-G. (1983) – Notice historique sur le Muséum d'histoire naturelle de Perpignan, *Bulletin de la SASL des P.-O.*, t. 91, p. 137-155.
- BYRNE L. (2002) – *Caractéristiques technologiques et typologiques des outillages lithiques du Pléistocène moyen de la Caune de l' Arago (Tautavel, Pyrénées-Orientales)*, thèse, université de Perpignan, 277 p.
- CALVET M. (1994) – *Morphogénèse d'une montagne méditerranéenne, les Pyrénées-Orientales*, thèse Paris I, éd. BRGM, 3 volumes, 1 177 p., 323 fig., 290 clichés, 6 pl.
- CAMPANAUD L. (1933) – Rapport sur la Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales fait au congrès de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon, Perpignan le 21 mai 1932, *Bulletin de la SASL des P.-O.*, t. 57, p. 9-17.
- CANAL J., SOLER N. (1976) – *El Paleolític a les comarques gironines*, Girona, 191 p. 135 fig.
- CAPEILLES (1914) – *Dictionnaire de biographies roussillonnaises*, imp. J. Comet, Perpignan, 724 p.
- CLAUSTRE F., PONS P. et coll. (1988) – *Le dolmen de la Siureda (Maureillas) et les mégalithes du Roussillon*, Groupe de Préhistoire du Vallespir et des Aspres, Céret, 32 p. et ill.
- CLAUSTRE F., ZAMMIT J., BLAIZE Y. et coll. (1993) – *La Caune de Bélesta, une tombe collective il y a 6000 ans*, Centre d' Anthropologie des sociétés rurales, Toulouse, 286 p. ill.
- CLAUSTRES G. (1966) – Table des noms d' auteurs et matières par ordre alphabétique des 80 tomes de la SASL, 1835-1966, *Bulletin de la SASL des P.-O.*, t. 80, 2^e part., p. 15-177.
- COLLINA-GIRARD J. (1975) – *Les industries archaïques sur galets des terrasses quaternaires de la plaine du Roussillon (P.-O., France)*, thèse, Marseille, 407 p., 106 pl.
- COMPANYO L. (1851) – Considérations sur les ossements fossiles trouvés dans le Roussillon et sur deux têtes humaines, *Bulletin de la SASL des P.-O.*, p. 250-260.
- COTTEAU G. (1889) – *La Préhistoire en Europe*, éd. Baillière, Paris, 313 p. et ill.
- CREUS A. (1950) – Paléolithique inférieur dans la région de Cabestany, *Congrès d'histoire de France méridionale, 1949*, éd. Fédération historique du Languedoc, Valence, p. 50.
- CREUS A. (1955) – Paléolithique ancien en Roussillon, *Bulletin de la SASL des P.-O.*, t. 70, p. 93-112.
- DEBÉNATH A., MARTZLUFF M., CLAUSTRE F. (1999) – Avant l'histoire, de Tautavel à Bélesta, in J. Sagnes dir., *Nouvelle histoire du Roussillon*, éd. Trabucaire, Perpignan, (trois articles : A. Debénath : Les origines du peuplement : le Paléolithique ancien, p. 16-23, 2 fig.; M. Martzluff : Les hommes nouveaux du dernier glaciaire : vers un âge d' or des sociétés de chasseurs, p. 24-34, 5 fig.; F. Claustre : Le monde paysan avant l'histoire, les premiers producteurs, p. 35-44, 2 fig.), p. 13-35.
- DELON J. (1993) – *Le Roussillon après la Révolution, 1801*, rééd. in *Bulletin de la SASL des P.-O.*, t. 101, Perpignan.
- DEPERET C., JARRICOT J. (1908) – Le crâne préhistorique de Saint-Paul, *Bulletins et Mémoires de la Soc. d' Anthropologie de Paris*.
- DESCAMPS C. (1997) – Georges Claustres, pionnier de l'archéologie en Roussillon, *Études roussillonnaises*, t. 15, Canet-en-Roussillon, p. 9-18.
- DESCAMPS C. (2005) – Joseph Farines, le véritable découvreur de la Cauna de l' Arago (Tautavel), in M. Martzluff dir., *Roches ornées, roches dressées. Les hommes et leur terre en Pyrénées de l' est, Actes du colloque en hommage à Jean Abélanet, 2001*, AAPO-Presses univ. de Perpignan, p. 324-341, 1 fig.
- DONNEZAN A. (1895) – Grotte d' Estagel, *Bulletin de la SASL des P.-O.*, t. 36, Perpignan, p. 82-108, ill.
- DONNEZAN A. (1906) – Les fouilles des cavernes et des documents mégalithiques du Roussillon, *Congrès archéologique de France*, Paris, p. 441-463.
- DURAN J.-P. (2003) – Épistémologie et caractéristiques de la recherche préhistorique dans les Pyrénées-Orientales au XIX^e siècle, *Études roussillonnaises*, t. 20, Canet-en-Roussillon, p. 11-19.
- FRENAY E. (1985) – Les Blancs et les Rouges (1815-1870), in J. Sagnes dir., *Le Pays catalan*, SNERD, Pau, 2 tomes, p. 671-712.
- GRAU M., POISSON O. dir. (2003) – *Elne. Ville et Territoire. L'historien et l'archéologue dans sa cité. Hommage à Roger Grau, 2^e rencontre d' Histoire et d' Archéologie d' Elne, 1999*, Société des Amis d' Illiberis, Elne, 515 p.
- GRAU M. (2004) – Perpignan la saint-simonienne, in R. Sala et M. Ros dir., *Perpignan une et plurielle*, éd. Trabucaire, Perpignan, p. 433-450.
- GUILAINE J. (1995) – Retour sur un itinéraire catalan, *Cultura i medi de la prehistoria a l' edat mitjana. 20 anys d' arqueologia pirinenca, X^e Col.loqui internacional de Puigcerda 1994*, Institut d' estudis ceretans, Puigcerda, p. 37-42.
- GUILAINE J. (2005) – Entre historiographie et souvenirs : Jean Abélanet et les racines du Roussillon, in M. Martzluff dir., *Roches ornées, roches dressées. Les hommes et leur terre en Pyrénées de l' est, Actes du colloque en hommage à Jean Abélanet, 2001*, AAPO-Presses univ. de Perpignan, p. 35-38.
- GUILAINE J. et coll. (1974) – *La Balma de Montbolo et le Néolithique de l' Occident méditerranéen*, Toulouse, 201 p., 58 fig., 25 pl.

- GUIETER H. (1976) – La société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, *Histoire moderne contemporaine et histoire des sciences, Actes du 100^e congrès national des Sociétés savantes, Paris, 1975*, Paris, p. 351-358.
- ITIER (1837) – Sur les calcaires et les cavernes à ossements de Villefranche-de-Conflent et Vicdessos, *Bulletin de la Société philomatique de Perpignan*, p. 77-83.
- LUMLEY H. de (1976) – Les civilisations du Paléolithique inférieur en Languedoc méditerranéen et en Roussillon; Les civilisations du Paléolithique moyen en Languedoc méditerranéen et en Roussillon, in H. de Lumley dir., *La Préhistoire française*, t. 1-2, éd. du CNRS, Paris, p. 852-874, 14 fig. et p. 1006-1026, 16 fig.
- LUMLEY H. de, MERLE DES ISLES M.-R. (2000) – Le musée de Préhistoire. Dans les pas du premier catalan, *Il y a 450 000 ans Tautavel*, suppl. à *L'Indépendant* du 8 avril 2000, Perpignan, 26 p., 2 fig. (rééd. 2004).
- MARICHAL R. (2003) – *Ruscino* et l'archéologie, in R. Marichal et I. Rébé dir., *Les origines de Ruscino (Château-Roussillon, Perpignan, Pyrénées-Orientales). Du Néolithique au premier Âge du Fer*, Monographies d'Archéologie méditerranéenne, 16, éd. CNRS, p. 11-29, 17 fig.
- MAROTTO J. dir. (1993) – *La mandibula de Banyoles en el context dels fòssils humans del Pleistocè*, Cypsela, sèrie monogràfica, 13, Centre d'Investigacions Arqueològiques de Girona, 194 p., ill.
- MARTZLUFF M. (1996) – Mutation du débitage lithique lors des séquences azilienne et sauveterrienne des Pyrénées catalanes, *La vie préhistorique*, Société préhistorique française, éd. Faton, Dijon, p. 86-93.
- MARTZLUFF M. (1998) – La fin des temps glaciaires dans les Pyrénées-Orientales : originalités et problèmes, *El mon mediterrani despres el pleniglacial (18000-12000 BP)*, Actes del col.loqui Internacional de Banyoles UISPP, 1995, Cypsela, Sèrie monogràfica, 17, Centre d'Investigacions Arqueològiques, Girona, p. 193-200, 3 fig.
- MARTZLUFF M. (2003a) – Archéologie et citoyenneté : entre bénévoles et professionnels, que sont les amateurs roussillonnais devenus ?, in M. Grau et O. Poisson dir., *Elne. Ville et Territoire. L'historien et l'archéologue dans sa cité, 2^e rencontre d'Histoire et d'Archéologie d'Elne en hommage à Roger Grau, 1999*, Société des Amis d'Illobérès, Elne, p. 445-457, 1 fig.
- MARTZLUFF M. (2003b) – Œuvrons ensemble pour un véritable service départemental de l'archéologie, Regards sur 20 ans d'archéologie en Roussillon, journées de Peyrestortes, avril 2003, *Bulletin de l'Association archéologique des P.-O.*, t. 18, Perpignan, p. 57-63, 5 fig.
- MARTZLUFF M. (2004) – Perpignan. Petit Clos, Formation sédimentaire contenant des industries du Paléolithique ancien-moyen sous un site antique, *Bulletin de l'Association archéologique des P.-O.*, t. 19, Notices de fouilles, Perpignan, p. 36-40, 4 fig.
- MARTZLUFF M. (2005) – Jean Abélanet, pionnier de l'archéologie en Pyrénées catalanes. Biographie et bibliographie de Jean Abélanet, in M. Martzluff dir., *Roches ornées, roches dressées. Les hommes et leur terre en Pyrénées de l'est, Actes du colloque en hommage à Jean Abélanet, 2001*, AAPO-Presses univ. de Perpignan, p. 23-33, 3 fig.
- NOELL R. (1976) – Essai de bibliographie roussillonnaise des origines à 1906, *Terra Nostra*, Prades.
- POISSON O. (1985) – L'enquête pour la recherche des Antiquités dans les P.-O., 1810-1824, territoire, patrimoine, mentalité, *Le Roussillon dans la première moitié du XIX^e*, Bulletin de la SASL des P.-O., t. 93, p. 165-221.
- POISSON O. (2003) – Agriculture, politique et patrimoine : François Jaubert de Passa (1785-1856), in M. Grau et O. Poisson dir., *Elne. Ville et Territoire. L'historien et l'archéologue dans sa cité, 2^e rencontre d'Histoire et d'Archéologie d'Elne en hommage à Roger Grau, 1999*, Société des Amis d'Illobérès, Elne, p. 395-400.
- POISSON O., GRAU M. dir. (1987) – *Mélanges d'archéologie, d'histoire et d'histoire de l'art. Études roussillonnaises offertes à P. Ponsich*, « Autour d'une œuvre », plusieurs auteurs, éd. Le Publicateur, Perpignan, p. 13-42.
- ROSSET P. (1985) – Aux origines de la Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, *Le Roussillon dans la première moitié du XIX^e*, Bulletin de la SASL des P.-O., t. 93, p. 25-34.
- SACCHI D. (1986) – *Le Paléolithique supérieur du Languedoc occidental et du Roussillon, XXI^e suppl. à Gallia Préhistoire*, éd. du CNRS, Paris, 248 p. 74 fig., 8 pl.
- SACCHI D., ABÉLANET J., BRULÉ J.-L., MASSIAC Y., RUBIELLA C., VILETTE P. (1988) – Les gravures rupestres de Fornols-Haut, Pyrénées-Orientales, *L'Anthropologie*, t. 92-1, Paris, p. 87-100.
- SAQUER J. (1985) – Jaubert de Passa (1785-1856). Pour une nouvelle approche d'un grand méconnu de l'histoire roussillonnaise, *Le Roussillon dans la première moitié du XIX^e*, Bull. de la SASL des P.-O., t. 93, p. 43-72.
- VIGNAUD A., DUDAY H., JANIN T., FERRIER C. (1988) – La nécropole néolithique du camp del Ginebre de Caramany (P.-O.), in J. Guilaine et J. Vaquer dir., *Tombes, nécropoles, rites funéraires préhistoriques et historiques*, Centre d'Anthropologie des sociétés rurales, Toulouse, p. 19-30, 2 fig.

Michel MARTZLUFF

Maître de conférences, université de Perpignan
UMR 8555 CNRS-EHESS-UPS-UTM
52, avenue P. Alduy, 66860 Perpignan
martzluf@univ-perp.fr

Cyr DESCAMPS

Maître de conférences honoraire
université de Perpignan, 66000 Perpignan
descamps@univ-perp.fr
